

Lettre de D'Alembert à Hume David, 4 août 1766

Expéditeur(s) : D'Alembert

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

12 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Citer cette page

D'Alembert, Lettre de D'Alembert à Hume David, 4 août 1766, 1766-08-04

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 06/12/2025 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/dalembert/items/show/67>

Informations sur le contenu de la lettre

IncipitAh! pardieu, mon cher Jean-Jacques, il n'y a pas moyen...

RésuméPlaisante sur les soupçons de Rousseau, le « regard fixe » de Hume, la vertu proclamée et la rhétorique de Rousseau. Ne rien publier, attendre l'attaque, et lui envoyer copie. Rousseau tout à fait fou, lui faire parvenir sa l. [du 3 août]. La l. de Walpole est inspirée par la méchanceté de Mme Du Deffand. Il n'a jamais rien intenté contre Rousseau et a même tenté d'apaiser Volt. L'engage à revenir en France malgré l'affaire La Barre qui a tellement ému Volt. qu'il songe à s'expatrier. Frisi, tout prêtre qu'il est, est indigné. Affaire La Chalotais contre les jésuites. Recommande Frisi qui va à Londres. Envoyer sa l. à Rousseau par Davenport, après copie.

Justification de la datationNon renseigné

Numéro inventaire66.53

Identifiant982

NumPappas705

Présentation

Sous-titre705

Date1766-08-04

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la ficheIrène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettreNon renseigné

Publication de la lettreBurton 1849, p. 191-199. Leigh 5338

Lieu d'expéditionParis

DestinataireHume David

Lieu de destinationLondres

Contexte géographiqueLondres

Information générales

LangueFrançais

Sourceautogr., d.s., 12 p.

Localisation du documentEdinburgh NLS, Ms. 23153, n° 6

Description & Analyse

Analyse/Description/RemarquesNon renseigné

Auteur(s) de l'analyseNon renseigné

Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

4 août 1766

ah! pardieu, mon cher Jean Jacques, il n'y a pas moyen d'y tenir,
quelque amie qu'on ait de remettre votre situation, et d'en faire
maîtres de voir; vous avez bien été malheureux, vous êtes aussi
très-faible, et il faut vivre malgré qu'on en ait. C'est donc moi
qui suis resté, en tout au moins complice de la lettre de M^r. Valp^r;
et vous êtes, sur de cela comme si vous l'aviez vu; et j'en ai depuis long-
temps votre ennemi secret, et j'ai fait un complot avec M^r. Hume
pour vous perdre; j'en me ferois, jamais d'oublier de vous cela, et je vous
solicite d'avoir si bon ^{de} conseil.

Laissez là ce pauvre fou, mon cher ami, et parlez de la très-plai-
sante lettre qu'il vous a écrite, et des preuves incontestables qu'il a
de votre trahison. Il y en a surtout une qui m'a frappé, c'est ce
regard fixe qui, est en effet bien propre à faire ouvrir les yeux
sur votre perfidie aux moins clairvoyans. Combien souvent j'ai
vu que vous m'agassiez en me regardant, entre deux yeux, je
vous conseilais en ami de vous d'faire le plus tôt que vous pourriez
de ce regard là, et qu'il vous joueroit un mauvais tour; vous y
voilà pris, et je vous l'avais bien prédit. Ne faites jamais regarder

le genre à qui on parle; je lui en ai dit à un grand philosophe qui
regardait toute la monde de travers.
Il y a dans la drôle de lettre de cet jeune homme, comme vous
l'appelliez autrefois, une phrase sacramentelle ou sacramentale
à laquelle vous n'avez peut-être pas fait aucun attention
qu'elle est la merite; c'est que le public qui d'abord accorde
son amour à lui, commence bientôt à le négliger...
voilà ce qui se passe véritablement, et il ne prend à qui il veut.
vous vous êtes chargé de montrer l'avis à la fois; sachez
que d'abord l'avis est bientôt resté vide, et il vous en
rend responsable. Il est d'ailleurs très certain, et il est de
due à son ami à qui il l' add, qu'il ne peut pas, ou pour travaux
les ressources à qui il a obligation, et pour ce qui la vous ont
bien des droits à la raison. mais il faudrait du moins être un
peu plus adroit, adroit comme il pretend qu'il est, et ne
pas avoir la bonne raison de son divers autres raisons de sa raison
débonnaireté, que votre l'infatigable curiosité est très funeste
et il est à craindre quiconque lira essayerait de la lettre

la qui en conclura que ces austères personnages, ce grand judicature
de la vertu aux les écrits, ne croient donc pas à la vertu des autres; or
ne voyez-ils pas alors de fameux soupçons contre la sienne; or quand on
ajoutera à cela les peru des autres amis, et les cinq ou
six enfans qu'il a faits à la servante, ou qu'il a mis aux enfans
femelles, on dira qu'il n'a pas bonne grace à crier vertu aux autres
sans en avoir, et tout ce qu'il a écrit sur la vertu paraîtra bien
faux; et toute son éloquence ne fera que plus d'effrayeur les
bons pathos qui terminent la lettre; mon premier mouvement en
littérature a été d'admirer sa Rhétorique; le second a été de voir, et
de dire en lui-même les écrivains; voir si on honnêtement emploie la
forme d'Hermès pour rompre une fête.
Après tout cela, mon cher ami; vous devez sentir que les man
ières de la gros - nous devons prendre; c'est de ne rien publier
d'autre contre nos beaux et attristés, il nous attaque. Comme
je n'ai reçu votre troisième lettre qu'hier au soir, et que les courriers
me gâtent, je n'ai pu la voir avant d'avoir écrit à un autre ami; mais c'est
celui du mi. à la fin de la lettre, et de tout le monde à qui j'ai
pu en parler. Votre bonne lettre a entièrement perdu son charme.

Dans le fait même de la plus belle justice; il n'y a abso-
lument aucune voix au milieu pour dire que c'est une foue-
se vitale pour ce fondement; ceux qui lui font le
plus de grâce, mettent seulement en doute, si c'est véritablement
méchant; et c'est de quoi j'en doute pas pour mon compte, mais
cela ne fait rien au fond, il suffirait d'être déclaré unanimement
pour, d'être déclaré nul à Bedlam, pour que nous n'ayons rien à
en attendre. D'ailleurs, et c'est la réflexion, que me fait-elle
votre ami, homme très bas, qui voit bien tout ce
qui est là; Tournez-vous, c'est de faire parler de lui,
à quel prix que ce soit; et les plus mauvais d'entre nous
peuvent lui jouer, c'est de lui faire les plus belles choses qu'il
n'importe, et par conséquent de ne rien imprimer contre lui sans
nécessité. ne laissez point d'ailleurs de lui envoyer la grande
lettre, et de toute la correspondance; c'est un recueil curieux et
qui est bon d'avoir; si le papier est trop gros et trop continu,
vous pourriez trouver quelque occasion de me la faire tenir,
par exemple, en l'adressant à M. de Montigny, qui me la
remettrait directement ou par la cour de l'ambassadeur.

Quant à moi, mon cher ami, quoique l'opinion des diables
d'un faux métaphysicien, quoique la lettre et les comptes
donc il m'a écrit aient tenu la foi, fait rire et indigné tous
ceux qui en ont entendu parler, je vous prie cependant de faire
part à cette belle femme autruche de la baronne la
petite papier que j'en ai adressé. vous le trouverez, c'est
d'ailleurs modeste, et par conséquent à ce méchant sonquelque
legère épine de pudeur et de vanité, ils pensent que cette déclaration
quand il l'aura lue, me vengera bien excellentement de lui. je
n'ai pu me dispenser de dire dans ce papier que j'ai déposé
la lettre de m^r. Volpale; vous savez que nous avons été plusieurs
à Paris pour le sujet de mad^e. de Boufflers, fait que je lui
ai dit la même chose, et je crois que m^r. Volpale aura
pu se dispenser de cette platitude (car c'en est une, et la
lettre n'est pas si bonne) d'autant plus que l'effort de cette
poignée a été de traverser pour faire la fête à son amour
frustré, et de compromettre deux honnêtes gens dont l'un
est d'assez amis, et dont l'autre en lui a fait aucun mal. on dit

ici comme une chose très certaine que c'est madame
D'Aleffand qui lui a inspiré cette méchanceté (elle n'est
très capable, et vous le savez bien); on ajoute que c'est elle
qui a pu et corrigé la lettre sur l'épître; Rucellé souffrant
de la tentation de dire, et comme il peut ignorer qu'il n'en a
plus rien. D'Aleffand depuis deux ans, il a pu en même temps
qu'il avait travaillé à la lettre. On dit que M. Valpôle
avait porté la lettre à lire et à corriger à M. Hubscher,
qui l'en a refusé, quoiqu'il ait de très grandes raisons de se
plaire à en être le maître; et qu'il s'est vu obligé de lui en faire
avoir du faire faire des réflexions à M. Valpôle, et l'ouvrage
a été remis sous presse dans la poche pour être plus sûr.
Il ne faut se méprendre que ce n'est pas vous qui en avez jamais
de dire qu'il est l'auteur de la lettre; il ferait mieux en même
temps de lui en faire lui-même de lui dire la chose comme
elles sont, en lui marquant d'ailleurs (s'il le juge à propos)
tant de mépris qu'il voudra, et en disant sans peine
à tous ceux à qui il a valu si mal à propos une telle opinion.

quelque parti qu'il prenne, je crois pour moi me devoir à moi-même
de confondre Rousseau, qui apparemment me demandera pardon
de la sottise, et qui l'obtiendra aisément, à condition de négativer
sur moi de tout en bien ou en mal. C'est apparemment mal à voir
avec Voltaire qui lui a fait voir qu'il n'est son ennemi; il est
vrai qu'il aime infiniment mieux la manière d'écrire de Voltaire
que la sienne; il est vrai que Rousseau n'a rien écrit pour
être lu, mais qu'il a le malheur
de l'être, ^{et qui finira par être oublié;} c'est-à-dire qu'il est
écrivain de son époque; il est vrai que si Voltaire
l'écrivait comme ^{aujourd'hui} ~~il~~ que, on admettrait l'apothèque, je le trouve en
tout le langage nouveau et malade; il est vrai en fin que j'ai de
l'envie de le voir que si Voltaire l'éprouvait de Rousseau,
Rousseau a eu les premiers torts avec lui en lui écrivant une
lettre impertinente et ridicule sur la comédie qu'il lui faisait
jouer à Paris; de même, on lui dit par son ami l'ami l'ami
de la patrie; mais le qu'en dira-t-on plus vrai, c'est qu'il
fait tout son possible pour calmer Voltaire, et pour l'empêcher
d'écrire contre le genre français. Je ne sors pas de là.

en ont rejetté; il les a mis à l'aboy, contre
vous le D^e, contre les philosophes (dans son livre); mais
avouez aussi qu'il a mordu le venant de la philosophie à
jusqu'au sang (dans le vicieux regard); il faut donc,
continait-il, ne lui pas jeter des pierres, mais du pain, pour
l'empêcher d'aboyer, et pour lui donner la force de mordre.
j'ai écrit dans une autre lettre; Rousseau est un homme
d'aucun esprit, mais qui n'a d'esprit que quand il a
la pierre. il ne faut ni le gâcher, ni l'outrager. j'en ai
demandé, mon cher ami, si c'est la leçon d'un homme
qui cherche à nuire à Rousseau; ne lui en laissez pas à lui
ces lettres, ce me parait de si loin en ce de l'avis. Elle
vous remercie mille fois de votre souvenir et me paraît bien
venue par la main de Jean-Jacques. avouez que cette
indifférence doit être bien contente d'avoir causé toute cette
cacophonie là. adieu, mon cher ami, j'ai vos embarras
tout mon cœur. D'ailleurs nous ont les faits que vous nous
ce n'est pas qu'il fasse trop bon en France pour les philosophes
D^e d'Alembert

loy, combien
utile; mais
philosophes à
leur donc,
d'un pour
de mordre.
à un homme
quand il
est jeune,
et un homme
peut à la
raison. Elle
me paraît bien
que cette
est toute avec
en travail
et jeune,
et les philosophes,

en moins en ce moment; mais votre qualité d'étranger, et
l'absence d'anglais, et d'anglais célèbre, vous mettra à l'abri des
pursuivances aux quelles la raison est exposée dans ce pays. vous
avez peut-être entendu parler d'un arrêt aussi absurde qu'il est bon,
que nos législateurs d'aujourd'hui de Paris, les dignes magistrats,
les gens de la justice, comme le conseiller de Hollande
appelé, viennent de rendre contre cinq jeunes gens de condition
dont le plus âgé a 22 ans, et le plus jeune 16, et dont
l'un est condamné à avoir la tête tranchée et à être jetté au
feu (c'est à dire exécuté) et un autre à être exécuté, à être
mis à mort, pour des exposés avec ordonnances et impies, qui
n'ont pas même été publiées, ce qui ne s'est jamais vu
si improuvé; elle me paraît qu'on met ces jeunes gens à la
correction dans une maison de force ou dans une prison pendant
^{au} moins; et c'est l'avis de dix de juges; mais 15 autres
plus éclairés, (dont l'un avait communiqué le motif) les ont
condamnés au dernier supplice; le cas public est général contre
cette abomination; Voltaire en est si indigné qu'il a écrit

quelque tête lui tourne abfolument; on dit qu'il ne
sente plus rien en France, & qu'il a demandé au Roi de
Dreux en ayant donné le pays de Cluses. Ne peut-on qu'il
ne se soit pas enfoncé (comme je crois) qu'il est trop
gros bon, pour qu'il n'y a rien de point contre lui; & par
les lettres envoyées qu'il m'écrit, car j'en suis jamaïs
faisant d'argent, je juge qu'il n'est pas un peu éloigné de
quitter un pays où la vieillesse humaine est dépendante de
pareilles choses & de pareils juges. Celui des jeunes gens qui
est le plus est une chose avec un long froid digne d'une meilleure
tête; plusieurs confidants au Parlement d'un haut lieu
à quel point ils ont vu le barbare & l'ignorant; & ce
les juges de marc qui l'ont rendu, comme on dit, on
a été un peu bonté. Il faut convenir que cela n'est pas
rien le pouvoir d'écouter. Il y a un Barnabé Italien,
un géomètre, & un poète (comme dit le fortinelle homme)
d'écrit en philosophe, qu'il n'est pas de ces gens-là;
il ne revient point de l'avis d'un jugement, et il dit

et il ne faut même pas l'ingratitude de Rome et jeunes gens au lieu
 de se condamner tous ensemble, à une disgrâce, ni à quelques
 ans de prison. En vérité, mon cher ami, nous avons bien à nous
 plaindre du projet de la loi - on le voit les épaules de justice,
 la vindicte contre les Bisio, en robe, comme on l'a
 appelée, n'est pas encore plus forte que le mépris.
 Vous avez peut-être aussi entendu parler de l'affaire de M.
 de la Chabot. Ne craignez pas de donner un mémoire à
 votre comité public, ce qui est le cas général contre le
 mépris d'ingratitude qu'on a pratiqué contre lui, et contre
 l'ingratitude avec laquelle on a traité une œuvre en ingrat
 de M. Tourlet de la besogne des jésuites; les mœurs
 restent encore dans la pêle ou on les a fait frire; il
 faut avouer que c'est une œuvre bien hasardeuse et bien
 dangereuse.
 Le Drame Italien dans ces parages, n'est qu'un moment
 l'opéra Fasi, il doit aller infailliblement à Londres; il
 ne faut pas en dire plus, on ne le fera pas, qu'il soit donné,

soyez sûr, surément très content de lui, comme j'ai été lui
qu'il le persuade; soyez lui témoin d'une très belle philosophie
enqui s'ait bien approcher les idées de l'espèce humaine
en France. j'en suis sûr de lui pour les agissements
qui dépendent de vous. adieu, encore une fois, mon cher
ami, portez vous bien, que le ciel vous tienne en joie, et
qu'il garde bien Rousseau dans sa loge, afin qu'il ne
soit pas de mal à vous, ni à moi, ni à personne; mais
surtout qu'il vous ramène promptement au milieu
de vos amis, au nombre desquels je ne flatterai point me
même, et certainement au grand roi, me valez jeter, et
à vous, quel motif à vous envoie. si j. milie

gardons de cette longue lettre, mais je ne flatterai qu'il
ne soit en vain. je ne vois d'ailleurs lire le
beau travail de 8 pages de Diderot et Rousseau; je
vous prie d'envoyer ce travail tout entier à M. Diderot, et
d'en prendre copie auparavant, ne s'agit-il; M. Diderot le
donnera à Rousseau, après en avoir fait copie; en attendant
une autre de moi. Rousseau ne pourra pas le faire.